

MARCEL GHIGNY

DEUS VULT

DEUS VULT

LE
LIVRE DE
VOTRE
REGION

*Je hurle à la lumière avec de l'encre et du papier (...)
lueur du cœur, lueur de l'amour, lueur (...)...
c'est la lumière vivante que chacun porte en soi et que tout le monde étouffe
pour faire comme tout le monde
(Jacques Prévert)*

8 décembre 2015, un attentat à Bruxelles, un char remplace les brocanteurs sur la place du Jeu de Balle, dans le parc Maximilien, les réfugiés campent comme ils peuvent.

C'est dans ce cadre-là que quelques Syriens chrétiens demandent l'accueil auprès de Victor Timmermans, curé doyen à l'église de Saint-Gilles. Pourquoi cette église ? Pourquoi Victor Timmermans ?

Et quel est le rapport avec cet archéologue belge, très discret, fouillant dans la région d'Alep ?

Une intrigue qui nous vient de très loin. Deus vult est le cri de ralliement des croisés...

Comment aborder ces sujets sans évoquer Yahvé ou Allah ? L'intégrisme ou la tolérance ? La foi, ou plutôt, les fois ?

Deus Vult met avant tout en lumière notre éternelle quête de sens, dans ce monde qui déborde. Il n'en est pas la réponse, juste une étincelle.

Samira

Je n'ai pas peur. Pourtant mon corps tremble.

Chaque cellule vibre, chaque neurone est en surtension, j'ai un arrière-goût au fond de la gorge. Celui du cachet qu'il m'a demandé de prendre. J'aurais dû boire un peu d'eau.

Je n'ai pas peur !

La soif, la faim, les maux de tête, les pieds fatigués, même ma malformation de la main gauche, plus rien n'a d'importance.

Vingt ans que je porte des soucis sans importance. Vingt ans qui me conduisent ici. À avancer dans cette ville que je connais bien.

— Tourne à gauche Samira...

J'aime cette voix dans l'écouteur. Elle est douce. Elle est rassurante. Elle guide mes pas. J'aime son timbre, j'aime ses mots. J'aurais peut-être pu aimer celui qui se cache derrière.

Je n'ai aimé aucun homme. Hormis mon père ! Pourquoi ? Je ne m'étais jamais posé la question de cette manière. J'avais pourtant tellement envie d'aimer.

Je vais aimer dans une nouvelle vie ! Une vie avec mon père, je vais le retrouver ! C'est aussi pour lui que je suis ici.

Je viens te chercher papa, je vais te prendre par la main. Mon sacrifice te ramènera là où tu aurais dû toujours être !

Je ferme les yeux pour ne plus voir que lui. Son beau visage imberbe, ses yeux profonds et lumineux comme un lac de montagne.

Je dois aussi regarder où je mets les pieds. J'ai du mal à maîtriser mon esprit. Il vole, survole, balaye. Je vois d'abord ma mère, le nez dans son évier, la maison toujours propre, notre quartier sombre. Ses grandes et hautes maisons où se retranchent les vies. Celles de mes amies. Dans ces lieux chargés d'un passé dont elles ignorent tout. Elles et moi vivions dans des murs qui étaient censés contenir notre insouciance. Ils ne contenaient que l'intimité jalouse de nos parents, le morceau de Maroc qu'ils avaient emporté avec eux.

Mon enfance... Je la sens tellement loin et pourtant elle me revient en pleine figure. Elle cherche à tout envahir. J'étais heureuse, me semble-t-il. Mais qu'est-ce que le bonheur ? Toutes des petites joies, des petits moments colorés qui sentent bon. Des sensations qui glissent sur la peau. Qui restent ancrées définitivement au fond du corps. Toutes ces petites histoires ont fini par me conduire ici ! Alors le bonheur ne serait-il pas plutôt la meilleure façon de connaître le manque ? Pire est une main qui ne se tend plus qu'une main qui ne s'est jamais tendue !

Qu'importe maintenant. Ce n'est pas le souvenir qui fait le bonheur, c'est l'instant, le moment. Celui-là n'est plus vécu.

— Samira, je suis fier de toi...

Il y a tellement longtemps qu'on ne m'a plus dit cela !

Devant moi, un couple se tient la main. La fille a le corps libre, fluide, comme celui que j'ai toujours rêvé d'avoir.

Elle regarde de côté l'homme qui l'accompagne. Elle est heureuse, elle se donne, tout entière,

mais elle ne sait pas ! La vie n'est pas un simple sourire, c'est tellement plus compliqué. La vie c'est obéir, accepter, suivre. C'est un peu perdre ses illusions. J'ai cru qu'elle laissait des choix ! Il n'en est rien. Tout est écrit, les règles, les lois, le destin. Et c'est mieux comme cela. Les conséquences d'un choix peuvent être lourdes et définitives. Mon père a voulu choisir. Il est mort. Quelle utopie de croire en la liberté. Plus qu'une utopie, c'est un crime de voir la vie comme un choix. On m'y a laissé croire toute mon enfance. Mon père me rappelait sans cesse que la vie m'appartenait. Pour choisir quoi ? J'ai fait des études universitaires, j'ai vu les portes se fermer les unes après les autres. Je m'appelais Samira Boudaka, pas facile. Je vivais dans un monde de mécréants, un monde d'illusions, sans foi ni loi. Un monde où tout est écrit d'avance.

Je n'en veux pas à mon père d'y avoir cru, je lui en veux de ne plus être là pour m'aider à comprendre.

Ma main serre un peu plus la seringue, blottie dans le fond de ma poche ample.

— C'est bien Samira, je suis avec toi. Tu vas rejoindre la place, là-bas, au bout de la rue.

On dirait qu'il regarde par mes yeux. C'est bon de se laisser guider, de se laisser conduire. C'est tellement plus facile. Ne pas se poser de questions, ne pas chercher à comprendre. Pourquoi ma mère m'a-t-elle rejetée ? Pourquoi n'avons-nous pas été capables de nous aimer ? J'ai souvent fouillé son regard, espéré un début de réponse dans ses yeux. J'y ai surtout vu de la peur. Peur pour moi, sa fille unique ? Mon père me disait que je pouvais prétendre à un autre monde, un monde où la femme serait autre chose. Combien de fois ai-je entendu ces mots étranges. Il parlait de liberté, de changement, de toutes ces choses qu'il était le seul à dire. Lorsqu'il tenait ces discours, je regardais autour de nous. Les têtes étaient tournées vers lui, vers moi et les regards étaient sévères. Il a parlé de démocratie. Mais mon père est mort et je suis là ! Illusions, illusions...

— C'est là Samira...

Je suis sur la place, devant un bâtiment blanc et une grande volée d'escaliers, des colonnes et un fronton. Beaucoup de jeunes y sont assis. Des jeunes et des moins jeunes. Il y a quelques banderoles et ils crient des slogans.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Ils disent que je dois partir, que ma place n'est pas ici ! Ils ne savent même pas que je suis née dans cette ville !

Aujourd'hui, je n'ai pas mis de foulard, « il » m'a dit que cela valait mieux. Je me sens un peu nue. C'est grisant d'avoir le vent dans les cheveux, comme un sentiment de liberté.

Le moment approche, je le sais. Je secoue un peu la seringue, je veux entendre la bille, je veux être sûre qu'elle est encore là. Mais le petit « clic clic » ne me rassure pas.

Je lève les yeux vers un ciel gris et triste. Il est tellement différent du ciel de mes ancêtres. Celui dont parlait mon père. Il parlait de l'odeur des chèvres, des épices, du fromage. Il parlait de la couleur de la terre chauffée au soleil. Tout était différent là-bas disait-il. Différent de quoi ? De mon monde ? Ou du monde que j'avais imaginé ? Du monde de mon enfance ? Non, tout est différent, tout simplement. Je ne devais rien prévoir, rien attendre. Je devais juste accepter et avancer.

J'y suis allée dans ce pays, plusieurs fois. Lorsque j'avais seize ans, ils ont voulu me marier à un cousin. Mon père a refusé. Mais il est mort. J'y suis retournée une fois encore, une année plus tard. Je me suis retrouvée mariée malgré moi ! Ma mère ne m'a pas défendue. J'ai pu retourner

en Belgique pour achever mes études. Je ne veux pas ! Je ne retournerai jamais au Maroc !

— Va vers les escaliers Samira.

Ne plus penser. Je dois me concentrer sur mon corps, sur ma peau. Les mains de Nouredine s'invitent, elles étaient si douces. Nouredine est étudiant, comme moi. Il me dit qu'il ne veut plus retourner au Maroc, qu'il veut lui aussi d'une autre vie. Comme si l'on avait le choix !

Il a les yeux sombres, ne porte pas de barbe. Un soir, ses mains se sont glissées sous ma robe, avec pudeur, sur mon ventre d'abord, puis elles se sont approchées de mes seins. Je me suis raidie un peu. Quand elles ont cherché l'intime, je les ai repoussées. Je veux rester pure, sans taches. Laisser cette main toucher mon sexe c'est adhérer au monde pervers. Mon père me disait : « ton corps t'appartient ». Mais d'autres m'ont dit : « ton corps appartient à Allah ». Je sais juste qu'il n'appartient pas à Nouredine.

Un homme et une femme se tournent vers moi. Ils placent leur banderole bien en vue. Il y est écrit « La Belgique en a assez ! » Ils crient :

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Cela ne me concerne plus. Je n'ai rien d'une réfugiée. Mon père a été invité par ce pays. Ils avaient besoin de lui, disaient-ils. Besoin pour tous ces métiers dont les Belges ne voulaient plus. Mon père ne s'est jamais plaint. Il avait tort. C'est ce qu'on m'a dit. Pire, il méritait la mort, car il avait trahi. Ses propos et son discours n'étaient plus ceux d'un musulman. L'enfer lui était destiné.

Papa, je viens te chercher ! Mon sacrifice te sauvera. On me l'a dit. Les martyrs peuvent emmener leurs proches au paradis, on me l'a promis !

Le jeune couple s'est assis sur les marches. Lui me regarde un instant puis replonge dans le regard de son amie. Il a l'air heureux. Pourquoi lui peut-il l'être ? Parce qu'il est belge de souche ? Moi je ne suis ni belge ni marocaine. Ma mère ne l'a jamais compris. Les souvenirs qui peuplent ma tête ne sont pas ou plus les miens.

Un homme s'approche de moi. Il est jeune, son regard est clair, ses yeux me semblent verts. Il me regarde. Il sourit. Une idée me vient instantanément à l'esprit, je l'aime. Pourquoi une telle évidence ?

— Maintenant Samira, *Allahu akbar!*

Je reprends d'une voix à peine audible « *Allahu akbar* ».

J'arrive papa !

J'enfonce la seringue.

*

Louise

Il tient la banderole d'un côté, moi de l'autre. Et ensemble, nous crions :

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Nous avons écrit ce slogan sur un vieux drap de lit avec la peinture bleue qui nous restait du dernier rafraîchissement du salon. Un drap de lit usé qui faisait encore partie de mon trousseau de mariage...

C'est vrai ! Trop c'est trop ! Tous les spécialistes le disent, la sécurité sociale ne pourra pas suivre ! Nos impôts ne suffiront pas à résoudre toute la misère du monde ! Philippe et moi ne

ratons pas une occasion pour le dire.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

J'ai d'autres arguments ! J'aime ma Belgique. Je ne veux pas qu'elle change. Et elle a déjà trop changé. Il faut que cela s'arrête. J'habite Molenbeek et je ne reconnais plus ma commune d'enfance. C'était une commune gaie. On pouvait s'y promener à toute heure, de jour comme de nuit. Et j'étais plutôt guindailleuse !

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Je ne me sens plus chez moi. Ils ont pris possession des lieux. Ils ont imposé leurs vies, leurs traditions. De quel droit ? Et ces groupes comme « Charia for Belgium » qui veulent nous faire vivre suivant la charia ! Suivant leur loi, leurs coutumes. De quel droit ? Je suis allée une fois chez eux, en Tunisie. Je me suis fait interpellé en rue parce que je montrais mes épaules ! Ces gens sont des barbares ! Et chez nous, ils veulent se promener en se cachant le visage ! C'est pour cela que je suis ici.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Je suis déçue. Les Belges, les vrais, ne sont pas nombreux aujourd'hui. Je suis fière d'être belge, et j'entends le rester ! Être belge, c'est en avoir l'esprit, la mémoire, le cœur. Avoir des racines communes, savoir de quoi l'on parle. Connaître l'histoire, la petite histoire. Savoir qui est Eddy Merckx ou sœur Sourire. Manger des pistolets le dimanche ou un frites fricadelle !

C'est ça être belge !

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

On ne peut plus parler de vacances de Noël, mais vacances d'hiver. Pas de vacances de Pâques, mais vacances de printemps ! Dans quel pays je vis déjà !

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

On est de toutes les manifestations, de toutes les contestations. J'ai peur ! Pas seulement de sortir le soir. Je veux laisser la vraie Belgique à nos enfants ! Même si moi je n'en ai pas ! Il faut que cela s'arrête ! Il faut arrêter de venir avec toutes ces choses qui rendront notre avenir plus incertain encore.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

C'est la guerre chez eux, à qui la faute ? Ce n'est pas moi qui ai été mettre la bisbrouille tout de même ! Ils n'ont jamais été capables de s'entendre. Ils se battent dans cette région depuis que je suis née. Je veux bien qu'on les aide. Envoyer quelques soldats s'il le faut. Qu'on en finisse !

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

En plus, ils se battent mal ! Il faut les voir tirer au hasard, tuer au hasard et se faire tuer au hasard. Ce n'est pas une guerre ça ! Et toujours au nom de Dieu, comme s'ils obéissaient à Ses ordres.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Il y en a une qui s'approche. C'est une Arabe, c'est clair. Elle ne me dit rien qui vaille. Elle n'a pas de voile, c'est déjà ça. Je me tourne pour lui faire face et montrer clairement ma banderole.

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Elle réagit d'un regard vide. Murmure ce que je crois entendre comme « *Allahu akbar* » ou quelque chose comme cela. Tout s'enflamme. Je n'ai pas vraiment le temps de comprendre...

Nicolas

Je suis bien, je suis terriblement bien, je n'ai jamais été aussi bien. En même temps, je suis rempli de regrets. Pourquoi n'ai-je pas compris plus tôt ? Lorsque ces regrets me viennent, je tourne la tête et elle est là. Je serre sa main dans la mienne et instinctivement, mes lèvres se rapprochent d'elle. Je n'ai jamais que la moitié de la distance à parcourir. Sa bouche est déjà sur moi.

Elle, c'est Sarah. On se connaît depuis l'enfance, depuis la maternelle. Je l'ai toujours trouvée fascinante, intelligente, terriblement belle. Une beauté qui m'effrayait. Une beauté parfaite, une perfection. Elle ne pouvait pas être pour moi. Sarah, c'était « la » femme inaccessible, trop belle, trop intelligente, trop rayonnante. Après l'école maternelle, il y a eu l'école primaire, puis les mouvements de jeunesse, les boums entre copains à rester assis sans oser l'inviter. Les rares regards croisés, les sourires furtifs. Je me refusais à les interpréter. Au fond de moi, une jalousie sourde. Ces garçons qui l'accostaient, la touchaient, lui parlaient, se croyaient capables de la séduire.

Je n'étais même pas fâché, car je la regardais comme on regarde une vedette derrière un écran.

Il y a une semaine, c'est elle qui est venue vers moi. Je n'ai pas compris tout de suite. Elle m'a pris la main et m'a demandé si c'était bien de l'amour qu'elle lisait dans mes yeux depuis si longtemps. Je n'ai pas su répondre. Mon réflexe a été de la serrer contre moi sans prononcer un mot. J'avais l'impression de naviguer entre deux mondes. D'être incapable de rejoindre la rive. Pourtant je l'ai fait. Lorsque j'ai retrouvé mes sens, les mots sont enfin venus et j'ai tout dit. Tout ce que j'avais en moi, ce que j'ignorais moi-même. J'ai parlé d'amour, de désir, de fascination, de vertige. Je me voyais parler sans fin, incapable de m'arrêter, conscient des risques de la perdre et pourtant. Quand je me suis enfin calmé, j'ai vu ses beaux yeux humides. Elle a parlé. J'avais toujours été là. J'avais toujours fait partie de son décor, de sa vie, de sa chair. Un jour, elle a tourné la tête et tout s'est mis en place. Tout est devenu évidence.

Nous ne nous sommes plus quittés, plus un instant. Comme si le temps nous était compté.

Depuis, les mots coulent. Nous sommes intarissables, je découvre son intimité, comme dans un rêve. Tout ce temps perdu ! Mais nous aurions pu attendre plus encore, comme dans le livre « l'Amour au temps du choléra » de Gabriel Garcia Marquez et ne s'ouvrir qu'au crépuscule de nos vies. Il n'en est rien, merci la vie. Merci cette chose qui nous guide malgré nous. Certains l'appellent le destin. Peut-être. Je sais juste que ce n'est pas le hasard. Ce n'est pas un chemin inéluctable, c'est la somme de nos actions. Elle l'a lu dans mes multiples regards, elle est venue vers moi. Elle aurait pu ne pas le faire.

C'est aussi pour cela que la vie est belle, que le bonheur est possible. Il suffit de s'ouvrir.

Et puis cette femme s'est arrêtée. Elle nous a regardés. J'ai vu dans ses yeux de la tristesse, peut-être de l'envie. Je pouvais comprendre. Il ne suffit pas toujours de vouloir, il faut le coup de pouce.

Comme toujours, je me suis retourné vers Sarah. Mes bras l'ont enveloppée, encore et encore, nos lèvres se sont soudées et nous nous sommes sentis projetés. Elle m'a serré un peu plus. Nous nous sommes envolés ensemble, heureux. Je savais que je ne la quitterais plus jamais.

Ammar

Je viens de recevoir mes papiers de réfugiés. Je suis presque heureux. Je suis enfin là. Heureux de découvrir le monde et cette ville en particulier. Heureux du petit rayon de soleil qui se pose pour quelques secondes sur ma peau. Il me rappelle mon pays. Heureux de vivre encore. On m'a donné une adresse provisoire. J'y vais. Je vais m'en sortir. J'ai fait ce que j'avais à faire. Dériver sur une mer cynique. Errer dans des pays inconnus hérissés de barbelés. Les nuits froides, les journées humides qui n'en finissaient pas. Un an de voyage et de risques. Tout cela fait maintenant partie du passé. Je touche la fin de cet enfer.

Ils m'ont même dit que si je voulais retourner chez moi, ils payaient l'avion et me donneraient un peu d'argent pour démarrer quelque chose ! Mon aventure risque bien de se terminer mieux qu'elle n'a commencé. Je vais retourner dans mon pays. Ils ont besoin de moi là-bas. Je dois combattre, défendre ma foi. Ma famille ne comprend pas. Je suis impatient de pouvoir m'expliquer. Dieu m'a guidé mes frères. Dieu m'a appelé. J'ai répondu à son appel. Il ne faut pas toujours comprendre les appels de Dieu, m'a dit ce prêtre à Hama. Je l'ai cru et je suis parti.

Il y a un an, je n'aurais jamais imaginé être ici. La vie m'a pris de court. C'est pour cela que je l'aime. Je la croque, la bois, la mange.

Si rien ne me prédisposait à faire ce voyage, je suis néanmoins en Belgique. J'ai des papiers provisoires, un logement, peut-être même des choses à apprendre avant de rentrer chez moi. J'ai hérité d'un esprit curieux et ouvert, cadeau de Dieu.

Je m'approche d'un grand bâtiment blanc, quelques marches d'escalier surplombées d'un fronton. J'en ai déjà vu de pareils lors de ma traversée de la Grèce. Si rien n'est jamais plus beau que mon pays, j'aime ici la stabilité de tout ce qui m'entoure. Une ville solide, sans ruines ni menaces. Froide peut-être. Les regards que je croise ne sourient pas. Ils sont vides ou austères. Dans le parc Maximilien, j'ai pourtant reçu beaucoup d'amitié...

Chez moi, enfant, avec mes copains, lorsqu'un étranger apparaissait, on courait, on criait, on l'entourait. Rien de tout cela ici. Mais je ne suis pas chez moi !

Devant moi, des cris, des banderoles. Je ne suis pas capable de lire cette langue. Ils crient :

« Plus de réfugiés, la Belgique en a assez ! »

Sans savoir ce que cela veut dire, je ne me sens pas le bienvenu.

Au pied des marches, près d'un couple assis, une femme. Sa silhouette est enveloppée d'une robe ample, mais elle laisse deviner un corps parfait. Si elle a le teint des filles de mon pays, ses traits s'en éloignent. Son visage est beau, rond comme le soleil. Des yeux sombres et profonds. J'ai rarement vu une fille aussi belle. Elle m'attire, me happe littéralement. J'ai le sentiment d'être venu en Belgique pour elle. Je suis là pour elle. Cette beauté m'est dédiée ! Je n'ai jamais rien vécu d'aussi fort !

Je m'approche. Je n'entends plus les manifestants. Je cherche son regard. Je le trouve. Il plonge en moi, il est triste, il crie à l'aide. Cette rencontre va changer ma vie, je le sais maintenant. Elle me rend un timide sourire. Ses lèvres murmurent « *Allahu akbar* » et elle se transforme en feu. Je sens une force inouïe me repousser, loin d'elle. À cet instant, je pense à ces puissances du mal dont me parlait le patriarche. Je n'ai pas le temps de comprendre qu'un grand tunnel blanc s'ouvre devant moi. Elle est là.

Bruxelles, Woluwe-Saint-Pierre,
parc Parmentier,
3 août 1963

Victor

Rien n'a changé. Ni la grande maison austère ni les écuries qui accueillent toujours ses deux cochons. Les années précédentes, c'était moi qui les nourrissais de nos restes.

Les grands arbres, les futaies compactes, le parc désordonné, ses constructions hétéroclites éparses, tout est là, comme l'été précédent. Et pourtant... Tout me semble plus petit. À la visite médicale, ils m'ont dit que j'avais pris quinze centimètres en un an. Mais je pense que si mon point de vue n'est plus le même, ce n'est pas pour cette raison...

Même les couleurs pastel des années précédentes sont beaucoup plus vives cette année. Et ce n'est pas le ciel gris, menaçant et grondant qui en est responsable, c'est moi ! J'ai changé ! Mon regard a changé et j'en suis fier. Fier comme on peut l'être à douze ans lorsqu'on estime avoir pris la décision qui conditionnera notre vie entière

Et c'est pour cela que je me balade seul, les mains dans les poches de mon short de grosse toile, loin des enfants de mon groupe, celui des onze et douze ans, ceux qui ne savent pas encore. Moi je sais...

Je sais que je vais consacrer ma vie à Dieu. L'orgueil ne naît pas de ma seule décision, il prend sa place dans l'univers inaccessible de ceux qui sont appelés par la grâce. J'aime cette formule, même si au fond de moi je la sais présomptueuse. Je crois même que je ne la comprends pas vraiment... Je préfère me réfugier derrière l'appel divin plutôt qu'argumenter ma décision. Je n'ai aucun doute, mais je suis tiraillé par tellement d'émotions, je vais des larmes au rire et de la grandeur à la petitesse face à ma capacité de réflexion théologique.

J'ai annoncé ma décision à maman. Je l'ai vue sourire, j'ai vu de la joie dans ses yeux et Dieu sait que je n'en vois pas souvent. Je l'ai annoncé à mon père qui m'a répondu par trois torgnoles en m'expliquant que ce n'était pas un métier, je devrais plutôt penser à rentrer de l'argent ! Pour son alcool sans doute...

Je serai prêtre ! Je dirai des messes, donnerai la communion, écouterai les péchés des gens en confession, accorderai le pardon, je marquerai les fronts d'une croix de cendre en leur disant « tu es poussière et tu retourneras en poussière » ...

Je serai respecté, je serai quelqu'un.

Je quitterai les Marolles et ses rues sales.

J'aurai une baignoire, une télévision, un prêtre doit s'informer.

Je ne serai pas riche. Au contraire. Dieu aime les pauvres. Monsieur, à l'école, nous le répète tous les jours. Je vivrai dans un presbytère et je prendrai maman avec moi. Les prêtres font souvent cela.

J'ai douze ans... Et cela me semble encore terriblement loin ! J'y arriverai, je le sais ! Enfin, je crois, les études sont longues ! Mais maman ne devra pas les payer. Je vais beaucoup prier. Si Dieu m'appelle, il m'aidera !

Avec cette certitude, les mains dans les poches, je reprends le cours de mes souvenirs dans le parc. Je vais y passer un mois. Je quitte mon père sans problèmes, mais ma mère me manque déjà.

Depuis trois ans, l'abbé Froidure nous emmène ici pour des vacances « nécessaires ». Je fais partie des enfants « défavorisés ». Plus pour longtemps ! Je bombe un peu plus le torse.

Le tonnerre gronde. Le vent se lève. Les premières gouttes ne vont pas tarder. Je n'ai pas envie de rejoindre les « enfants ». Je suis maintenant différent et je dois l'assumer.

Je sais où aller. J'accélère le pas. Un bâtiment tout en longueur, déséquilibré par une petite tour décentrée se détache d'un fourré mal entretenu. La chapelle...

La pluie se met à tomber brutalement. Trempé, je pousse la porte et l'odeur m'envahit. L'humidité, la moisissure un peu âcre. Tous les souvenirs olfactifs me reviennent. Je ferme les yeux, suivent les souvenirs. Des heures passées sur ces bancs, la douleur de mes genoux maigres sur les planches froides, le toucher suintant du bois. Le lieu est empli de ces paroles incompréhensibles et mystérieuses entendues chaque été depuis l'âge de six ans. Sermons, prières, Actions de grâce, tout évoque une forme de bien-être, celui d'une promesse, d'une garantie, il suffit de donner la main. Ici, je ne risque rien, j'y suis bien. Le mystère ne me fait pas peur. Bien au contraire, il a joué un rôle dans ma décision. Il ne faut pas attendre de tout comprendre pour avancer.

La chapelle est ouverte, mais les instructions sont claires, elle ne peut être un lieu de jeu.

Je me frotte les cheveux, j'essuie grossièrement mes lunettes sur ma chemise de toile, je les rechausse et je le vois. Son regard est posé sur moi, bleu, profond, il me semble infini. La distance n'y change rien, il vient de l'autre bout de l'édifice et il m'enveloppe. Je m'approche.

Il est debout devant l'autel, au bout du long couloir. Un peu plus grand que moi, il doit avoir quatorze ans tout au plus. Il a des cheveux blonds soigneusement peignés, une grande mèche sur le haut du front, une raie impeccable. Son visage est allongé, son nez est droit et fin. Tout m'attire. Sa bouche, son corps mis en valeur par un fin pull de coton qui en épouse les formes. Ses cuisses parfaites au travers d'un short court et moulant. Il a des chaussettes blanches et des sandales de cuir. Il ne me quitte pas des yeux.

Cet instant m'a paru terriblement long et pourtant... En fait, je ne sais pas le temps qu'il a pris. Je ne bouge plus, peut-être hypnotisé, comme dans un film. Son regard est immobile, il me tient, me demande d'approcher. Je ne le fais pas immédiatement. C'est étrange, je m'attends presque à voir des ailes se déployer dans son dos. Tout à coup, il parle. Sans rompre le charme tant sa voix est douce et forte à la fois.

— Que fais-tu ici ?

Aucune réponse ne me vient.

— Sais-tu que tu es ici dans un lieu de prière ?

— Oui...

Je ne reconnais plus ma voix, elle est fluette.

— Et c'est pour prier que tu es ici ?

— Oui...

C'est alors qu'il s'approche. C'est Dieu qui me l'envoie, j'en suis sûr ! Il n'est plus qu'à deux mètres lorsqu'il me tend la main. J'hésite, la saisis. Elle est chaude et ferme. Il ne la lâche pas.

— Je m'appelle Daniel. Daniel signifie « jugé par Dieu ». C'est le dernier prophète. Il fut jeté dans la fosse aux lions et les fauves sont venus se coucher à ses pieds. Mais je préfère encore Daniel le Stylite. Comme Siméon le Stylite, il est resté trente ans au sommet d'une colonne.

Je ne vois pas la nécessité de rester trente ans sur une colonne, mais je n'en dis rien.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Victor...

— Saint-Victor. Il est fêté le vingt et un juillet. C'est un martyr. Sais-tu que Victor vient du latin vincere : vaincre ?

— Non...

Il m'entraîne devant l'autel.

— Tu fais partie des enfants défavorisés de l'abbé Froidure ?

Je ne réponds pas assez vite tant cette question me trouble.

— Tu n'aimes pas qu'on te dise enfant « défavorisé », c'est ça ?

— Oui...

— Pourtant ce sont les préférés du Christ. Tu le sais ?

— Oui...

— C'est la richesse qui est danger et poison. Toi, tu as de la chance !

Je ne l'avais jamais vu comme cela. Mon nouveau compagnon me fait signe de m'asseoir à ses côtés. Instinctivement, je me colle à lui. Ma cuisse frôle la sienne. Daniel ne la retire pas.

— Tu es arrivé avec le nouveau groupe ?

— Oui...

Je ne me reconnais plus. Je suis plutôt meneur, chef de bande, gouailleur. Ici, je suis incapable de dire autre chose que oui et non.

— J'espère que ce groupe sera plus respectueux que le précédent ! Tu vois la bougie derrière le verre coloré ? Elle est allumée, elle signifie que dans le tabernacle, il y a des hosties consacrées. Je veille tous les jours sur cette flamme et je dois souvent rappeler que c'est ici un lieu de prière.

J'écoute. Je suis contre lui, je suis bien...

— L'abbé me fait confiance, je suis un peu son bras droit. Il ne peut pas être partout à la fois. Et puis, c'est ici que je suis le mieux. Pas toi ?

— Oui...

— Dieu est mon guide ! J'aime être auprès de lui. Pas toi ?

— Oui...

— Tu es ici pour combien de temps ?

— Un mois...

— Un mois, c'est bien. Nous allons le passer ensemble.

— Oui...

Nous avons continué à bavarder. Enfin, il bavarde et je dis oui ou non. J'en ai oublié l'heure du repas et l'éducateur n'est pas du genre à rire. Tout le reste de l'après-midi, il me tient à l'œil. Il m'est impossible de retourner à la chapelle. J'y jette régulièrement des regards, mais rien ne se passe. J'ai l'impression de vivre dans deux mondes parallèles.

Après le repas du soir, nous avons un dernier temps libre et j'y retourne enfin. Daniel n'est plus là. La bougie brûle toujours. Je me demande si je n'ai pas rêvé. Cela me semble tout à fait possible, tant ces instants me semblent hors contexte, loin de ma vie de tous les jours. Une ambiance peu courante et un peu mystique. Mais elle s'est déroulée dans un lieu magique, et cela n'a pas d'importance. Je pense qu'il existe deux mondes, Dieu et tous les jours ! Daniel me dirait qu'il n'y a rien à comprendre. Dieu ne se comprend pas, il se vit, il se donne, il nous donne. J'ai déjà entendu ces paroles. Aujourd'hui, je ne les ai toujours pas comprises, je les ai

simplement vécues.

**Bruxelles, Woluwe-Saint-Pierre,
parc Parmentier,
4 août 1963**

Daniel

Heureusement, il y a Dieu.

Ma mère était au lit, comme tous les matins, ses médicaments sur sa table de nuit.

Mon père était parti, comme tous les matins aussi. Son travail avant tout.

Mon frère a quitté la maison depuis longtemps. Il n'en supportait plus l'ambiance. Il est parti travailler sur une péniche, à seize ans, en oubliant qu'il n'était pas tout seul !

Il n'y a qu'aux yeux de Dieu que j'existe.

« Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien » David l'a dit bien avant moi !

Je suis sorti de bonne heure ce matin. Je me suis rendu au parc qui jouxte ma maison. Tout est encore très calme. J'ai rejoint la chapelle, comme tous ces jours d'été.

La bougie était éteinte. Je l'ai remplacée et allumée.

À présent, je prie. Victor va venir... Je le sais. Je ferme les yeux. Je revois ses cheveux presque noirs ébouriffés, ses épis incontrôlables, son grand front et surtout ses yeux sombres. Ils sont grands derrière ses verres de lunettes épais. Ils sont chauds. J'ai rarement ressenti un tel regard posé sur moi, cette impression d'être à nu. Comme si sa naïveté et sa candeur lui ouvraient des portes. Et cette envie... Cette envie de le prendre dans mes bras. Moi qui n'ai jamais pris quiconque dans mes bras. Ma mère, il y a longtemps. Très longtemps. Avant les médicaments. J'aimais me blottir contre son corps chaud. Je sens... je sens encore son parfum. Je ne l'ai jamais oublié. Il m'arrive de m'approcher d'elle pour le sentir.

Mais je suis dans la maison de Dieu. Ces idées, ces images, n'y ont pas leur place. Je suis honteux de me laisser aller à de telles pensées. Honteux que cela m'arrive aussi souvent. Comme si je n'avais rien appris.

J'ai lu l'histoire d'un homme qui se flagellait pour se punir de s'écarter de la voie de Dieu. Il portait un cilice. J'ai vu l'image. Une ceinture de crin qui le faisait saigner ! Il voulait endurer la souffrance du Christ sur la croix. Peut-être est-ce le chemin ? Je ne sais pas. Il me faudrait trouver le courage. Il faut sans doute mériter cette force, la voie de la souffrance. Saint Daniel est resté trente ans sur sa colonne, par tous les temps, se nourrissant de peu. Le Christ est mort sur une croix !

Le poids des trois tartines que j'ai mangées ce matin accentue encore un peu plus ma culpabilité.

J'ai conscience de mes faiblesses. Je dois laisser grandir la foi. La foi, c'est une graine que Dieu dépose en nous. Comme dans ce film que j'ai vu au cinéma de la paroisse où Marcelino Panévino, mordu par un scorpion, voit Dieu dans ses délires. J'ai failli mourir l'année dernière. J'ai aussi déliré, pendant plusieurs jours, je l'ai vu ! J'ai vu la vie, la mort, le début, la fin, le petit et le grand. Je ne sais pas bien expliquer. Comme un tout dont je faisais partie, pour lequel j'existais ! Finalement, je n'ai compris qu'une chose : Dieu a besoin de moi. Je fais partie de ses projets. Je ne suis pas mort !

J'entends les enfants jouer plus loin, dans le parc. Victor doit être parmi eux. Il faudra que je lui explique que ces jeux ne sont plus pour lui. Cette réflexion me rappelle que je suis en mission.

*

J'ai mal aux genoux. Je souffre, c'est bien. Je suis resté plusieurs heures sur cette fine planche, plus qu'hier. J'ai vu une émission qui montrait des pénitents suivant les processions sur leurs genoux. Après, ils les montraient fièrement, en sang. C'est cela consacrer sa vie à Dieu.

Si les heures me semblent longues, c'est que j'ai encore beaucoup à apprendre. Je suis avec Dieu, je ne devrais pas voir le temps passer...

Il est deux heures de l'après-midi. J'ai faim ! Je ne mangerai pas !

Victor n'est toujours pas là.

Je devrais m'accorder un léger repos, rentrer un peu à la maison. J'en reviendrai plus fort encore !

J'entends du bruit à l'arrière de l'église. C'est lui, j'en suis sûr ! Je ne bouge pas. Je suis en prière. On ne dérange pas un homme qui prie !

Victor l'a compris. Il vient s'agenouiller à son tour, contre moi...

Nous restons longtemps ainsi, côte à côte, les mains jointes, le regard fixe, à part quelques œillades de Victor. Je perçois sa chaleur contre moi. J'ai envie de me serrer un peu plus, je n'en fais rien. Ne pas bouger ! Je ne sens plus mes genoux, mais je ne bouge pas !

Il a craqué le premier. Il me demande comment il se fait que je ne souffre pas.

— Qui te dit que je ne souffre pas ? C'est en souffrant que tu t'approches du Christ. Crois-tu qu'il n'ait pas souffert autrement plus sur la croix ?

C'est évident ! Victor ne l'avait sans doute jamais envisagé de cette façon. Mon Dieu que j'aime ce rôle qui m'est donné.

C'est alors qu'il m'avoue ses intentions sacerdotales. Ma mission prend tout son sens !

— Je suis fier de toi, Victor. C'est Dieu qui t'a conduit vers moi. Je lis dans tes yeux que tu seras un bon serviteur du Christ.

Pour fêter l'événement, nous récitons le psaume du bon pasteur que je connais par cœur. Je lui fais réciter la phrase :

« Yahvé est mon berger, rien ne me manque.

Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer ».

Tout le texte que je récite doit lui rappeler les bienfaits divins qui l'attendent. Puis le silence revient et je pose mon bras sur ses épaules. Il me sourit.

Je regarde son petit nez bien dessiné, sa bouche charnue, son visage rond. Puis son corps harmonieux sous sa chemise de grosse toile et son short usé. Victor quitte l'enfance et c'est à moi de l'accueillir dans ce monde adulte, le conduire aux portes de la décision et de la responsabilité.

— Ensemble, nous ferons de grandes choses, Victor.

Ma main sur son épaule, l'odeur tenace de la chapelle, son regard qui ne me quitte pas, son sourire, tout me trouble. Le temps ne compte plus.

— Est-il un plus beau choix que de consacrer sa vie à Dieu ? Ce n'est certainement pas un choix simple. Il te demande beaucoup, mais c'est celui qui t'apportera le plus de satisfactions.

C'est celui du renoncement.

La cloche sonne au loin, troublant Victor.

— La sieste est terminée... Je dois retourner là-bas...

Il veut se lever, mais ma main s'est faite plus lourde.

— C'est aussi le choix de l'insurrection. Dorénavant, seul Dieu dictera ta conduite. Tu es maintenant son bras, sa main. N'écoute plus que lui. Nous devons encore prier !

— Mais l'éducateur va se mettre à ma recherche ! Et il n'est pas facile ! Hier, je l'ai senti passer !

— J'habite dans la rue juste ici derrière. Mes parents ne sont pas là. Allons prier chez moi.

Nous sommes sortis. Je suis dans un curieux mélange de fierté et de peur. Fierté d'être chargé d'une telle mission. Peur de ne pas être à la hauteur de la tâche. Les mots me viennent, les textes, les symboles. Mais je sais qu'ils ne sont pas de moi. Je les ai lus, appris, entendus, retenus... Alors, je les utilise et je prie. Je prie Dieu de mettre ces mots dans ma bouche, de faire de moi son disciple. J'ai besoin d'être dans Ses mains. J'ai surtout besoin de savoir qui je suis...

Bruxelles, Saint-Gilles,

13 décembre 2015

Victor

C'est un jour froid habité de flocons légers et hésitants. Une journée normale pour une fin d'automne. Une journée comme tant d'autres. Je viens de quitter ma mère qui m'a dit que Fik allait recevoir une *rammeling*¹ parce qu'il avait cassé le vase de la cuisine et qu'elle était sûre que c'était lui ! Fik c'est moi. Victor, en bon français.

Bref, une journée qui, comme les autres, commence par mon footing matinal. Rue aux Laines, Hôtel des Monnaies, un petit tour des jardins de la Porte de Hal et je remonte par la rue Blaes. Tout cela se finira chez Nette par un petit-déjeuner. Après ma douche, j'irai célébrer ma première messe. Une journée comme les autres...

Je suis prêtre, comme je le voulais depuis l'âge de douze ans. De penser à cette période m'arrache un sourire. L'image que je me faisais de cette « mission » est bien loin de la réalité. Ou bien n'ai-je pas été assez loin, ne parler que de foi, que de Dieu. Devenir plus charismatique au détriment de mon approche plus humaine et plus terre à terre.

Je n'ai ni trahi ni démerité. Je suis prêtre responsable de la paroisse de Saint-Gilles. C'est où Saint-Gilles ? Sortez de votre campagne bon sang ! Saint-Gilles est une des dix-neuf communes de Bruxelles avec sa paroisse et ses églises. J'en suis le doyen !

Seule une petite croix sous ma grosse veste d'hiver en atteste.

Je n'ai pas de regrets, juste le questionnement normal d'un homme de soixante-quatre ans. Le parcours n'a pas été facile. Les années ont poli mon exaltation et ce n'est peut-être pas plus mal. Il me reste l'enthousiasme, le plaisir des rencontres, sacerdotales ou autres. La foi, c'est comme la couche de graisse hivernale, c'est quand on l'a consommée qu'elle prend toute sa raison d'être. Il en reste l'essentiel, moi et Dieu.

¹ claque, fessée

Ce n'est plus un simple credo, mais un ressenti profond. Celui qui vous apparaît lorsqu'on ne cherche plus vraiment à comprendre et à expliquer.

Journée normale donc. Elle commence par le lever de maman, qui ne m'a pas donné de *rammeling* pour la bonne raison qu'elle ne me reconnaît plus. Après mon footing et ma douche, je rejoins la place du Jeu de Balle. Le soleil n'est pas encore levé. On l'appelle aussi la place du Vieux Marché. Cette grande place est le rendez-vous des brocanteurs, des chineurs, des amateurs de vieilles choses inutiles appelées « brolo » à Bruxelles.

Rien de tout cela aujourd'hui. La place est vide à l'exception d'un blindé et quelques militaires, mitraillette au poing. Un kamikaze a fait passer le niveau d'alerte à quatre, niveau maximum. Pauvre Bruxelles ! Tous les politiciens ont annoncé cela avec beaucoup de sérieux, il y a quatre jours déjà. « Les enquêtes se poursuivent ». On n'en saura pas plus « pour ne pas cultiver la peur ». Et si le niveau quatre indique une attaque « imminente », il ne faut pas avoir peur, nos policiers enquêtent et nos politiciens veillent !

La peur n'est pas mon souci premier. J'en ai d'autres, la solitude, l'isolement et une forme de tristesse qui m'accompagne de plus en plus souvent.

Mais elle ne me coupe pas encore l'appétit. La faim me fait accélérer le pas. La devanture d'un des plus vieux cafés de la place m'attend. Je pousse la porte. Nette m'accueille en souriant. C'est ainsi tous les matins. Aujourd'hui, elle est seule, assise sur son haut tabouret derrière le comptoir. Elle en descend à mon approche.

— Salut Fike ! Un café et un pistolet ! Et ce matin, j'ai même du *kip-kap*² !

— Va pour le *kip-kap* ! J'ai rarement vu ton café vide Nette. Tu les as fait fuir ?

— Te moque pas ! Tous des *klûutzakke*³. On lâche une bombe à Bruxelles et tu les vois plus !

— Vrai. Mais six morts quand même...

— C'est pas pour ça que ma gueuze est moins bonne !

Nette, c'est mon amour de jeunesse, on se l'est avoué il y a peu, sans en dire plus. Si les choses ont toujours été claires pour elle, tout était plus ambigu pour moi. On a grandi ensemble à la rue des Prêtres. Oui, je suis né à la rue des Prêtres, j'y habite toujours. Mais la contagion s'arrête là. Elle a quelques mois de moins que moi et me regardait beaucoup, la bouche ouverte et un doigt dans le nez. Je n'y voyais pas d'admiration, tout au plus un apprentissage oculaire de la vie. Comme si elle se voyait audacieuse par personne interposée. Car j'étais plutôt dégourdi et toujours le premier pour les bêtises. Le vase de la cuisine, c'était moi, je l'avoue, mais il y a plus de cinquante ans. J'estime qu'il y a prescription.

Tant qu'on s'amusait dans les *stroete*⁴ des Marolles avec la bande, notre langage incompréhensible au-delà de la rue Haute comme point de reconnaissance, tout se passait bien. J'aimais déjà les moments plus intimes, elle contre moi, effleurer sa main, sa joue, sans même savoir pourquoi j'aimais cela.

² Tête pressée à la bière

³ peureux, couillons

⁴ rues

Puis je suis parti au petit séminaire de Basse-Wavre. Et comme je n'en revenais que rarement, j'ai vu Nette se transformer au fur et à mesure de mes retours. Elle a pris des rondeurs sournoises, un regard plus velouté. *Och God en Hiere*⁵, pour rester dans la mélancolie ! Mes yeux ne la reconnaissaient plus, mais le reste de mon corps n'en menait plus large ! Je n'ai pas craqué, conscient qu'au moindre faux pas, cela ne se limiterait pas à une caresse fortuite. Elle m'en a protégé aussi. Pour elle, me faire renoncer à mon engagement aurait été pire qu'un viol !

Elle reste toujours très agréable à regarder. Si la situation n'est plus la même, je veux rester fidèle à l'image qu'elle a toujours eue de moi. Chaque relation a son histoire et je ne suis pas du genre à mélanger. Nette, c'est pur, sans le moindre doute ni la moindre équivoque. Pas comme celles qui m'encombrent l'esprit. Avec Nette, ce sont les plaisirs simples. Celui de regarder son visage jovial, sa tignasse blonde qu'elle coiffe à la porcépic. Ses lèvres pulpeuses qu'elle me colle de temps en temps sur la joue pour une bonne baise⁶. Ou celui d'être assis en face d'elle, mon pistolet de *kip-kap* à la main, le café qui embaume et plonger dans ses yeux qui restent clairs comme une fontaine.

— T'as vu ce *stuut*⁷ ?

Entre un trophée de chasse au cerf qui nous regarde d'un air interrogateur et le tableau suggérant le duo de boudins comme plat du jour, un écran plat de dernière génération. Il nous passe et repasse la scène d'horreur.

— Cela fait cinq jours qu'on le voit, Nette !

— Ouais, mais regarde mieux !

Ce jour-là, un cameraman était présent sur les lieux. On voit une manifestation de quelques opposants aux réfugiés face à l'entrée du théâtre de la Monnaie. À l'arrière, une gerbe de feu, la caméra est déstabilisée dans un premier temps puis elle poursuit son reportage. Beaucoup de fumée, des femmes, des hommes qui courent. Puis les choses se dévoilent petit à petit. Un homme semble d'abord prendre soin de quelqu'un, mais en y regardant mieux, il le fouille et finit par partir rapidement lui aussi. Quelques corps bougent, d'autres restent immobiles. L'image est apocalyptique.

— Regarde ! La fumée est toujours là qu'un *smeirlap*⁸ vole les morts en *stoemelings*⁹ !

C'est vrai, l'homme est un loup pour l'homme... Mais avait-on besoin de cet attentat pour le découvrir ?

Dans la poche de ma veste, mon homélie. Que peut dire un prêtre face à ce genre d'image ? Parler du pardon ? De miséricorde ? Je n'en suis plus vraiment là. La foi... Comment l'exprimer ? Qu'est-ce que la foi peut faire, face à cette barbarie, qui en plus se prétend être la volonté de Dieu ? Comme si Dieu avait la capacité de résoudre les problèmes des hommes. Il n'a que nos mains pour agir, il ne peut que nous inspirer. Et c'est toute la difficulté d'être prêtre en deux mille quinze. Fini les phrases qui rassurent, les mots qui soignent ou les promesses qui encouragent. Avoir la foi ne suffit

⁵ Oh mon Dieu

⁶ baiser

⁷ machin

⁸ saligaud, salopard

⁹ en cachette, discrètement

plus. Dieu n'a jamais rien fait à notre place. Il nous sollicite, nous interpelle, nous éclaire. Le reste nous appartient. Si Dieu ne nous demande pas de nous faire sauter avec une ceinture d'explosifs, il ne nous l'interdit pas non plus. Il nous aime, c'est tout. Et ce n'est déjà pas mal. Ma foi est là.

De plus, je n'ai jamais été ni tribun ni stratège. Je me demande quels mots, quels symboles peuvent pousser un être humain à se faire sauter ? Quel discours peut atteindre ce but ? Toutes les réponses me semblent mièvrès et creuses. En écrivant mon homélie, j'avais aussi envie de crier ma colère contre ce monde « occidental », pour ne pas dire Chrétien, qui connaît les réponses ! Si l'Église n'a plus vraiment la main, elle garde sa part de responsabilités ! Au lieu de s'occuper de préservatifs, Jean-Paul II et Benoît XVI auraient mieux fait d'adopter un discours plus ouvert à la spiritualité et au bonheur ! Le message de l'Église devrait être : « soyez heureux ! », ici et maintenant !

Car si l'homme est un loup pour l'homme, il est aussi fondamentalement bon, il doit juste soigner ses blessures et son humanité. Et ne pas le faire en solitaire, le bonheur est rarement solitaire ! Il peut même être contagieux !

— Fik ? T'es où encore !

— Je pense que l'homme a besoin de l'homme.

— C'est beau Fike, mais ça nous rendra pas le Congo !

Voilà ! C'est ça la vie ! Rire et le faire de bon cœur. Nette a la foi ! Elle ne le sait pas, mais elle l'a ! Et son accent, son bruxellois, aujourd'hui édulcoré pour être compris, distribuent du bonheur bien plus que mes sermons.

— Nette, tu vas faire mon homélie ce matin.

— Tu veux que je raconte des *zieverderaa*¹⁰ ?

— Je veux que tu les fasses rire !

— *T'es gelupe fieu*¹¹, mais alors tu les fais venir ici et tu leur offres une gueuze !

¹⁰ sottises

¹¹ c'est d'accord, mec

Distribution :



La collection : « **Le Belge qui se livre** »

Elle comprend des titres d'auteurs belges francophones dont l'écriture répond strictement à une charte commune, élaborée dans le respect du lecteur et de la langue.

www.lelivredevotregion.com

mail : info@lelivredevotregion.com

Infos :

marcel.ghigny@gmail.com

www.marcel-ghigny.com

www.facebook.com/MarcelGhigny